

***L'architecture interculturelle des édifices religieux:
cas de la première mosquée canadienne***

Par :

Pr. Atmane SGHIR

Enseignant chercheur, Université de Bejaia, Algérie

Résumé

Les mosquées obéissent à des règles architecturales formelles et rituelles destinées à l'organisation des fidèles pour assurer une meilleure communication avec Dieu. Certaines d'entre elles, occidentales notamment, se veulent un monument de tolérance et de brassage de cultures. La toute première mosquée canadienne édifiée en 1938 serait la représentation parfaite de cette expression figurative de l'idéologie interculturelle. Avec son double discours, cet édifice, se trouvant dans un musée à ciel ouvert, est devenu le témoignage éloquent d'un mariage harmonieux entre deux religions monothéistes, le christianisme et l'islam. Notre objectif est de rendre plus explicite les discours implicites que cette mosquée-église tient pour les touristes, en faisant appel à une démarche interdisciplinaire réunissant à la fois la sémiotique de l'architecture, la sémiotique des passions et la phénoménologie.

Mots-clés : mosquée, église, sémiotique, architecture, discours interculturel

Abstract

Mosques obey formal and ceremonial architectural rules for the organization of the faithful for better communication with God. Some of them, including Western, are intended as a monument to tolerance and mixture of cultures. Canada's first mosque built in 1938 would be the perfect representation of this figurative expression of intercultural ideology. With its double discourse, this building located in an open air museum is become an eloquent testimony of a harmonious marriage between two monotheistic religions, Christianity and Islam. Our goal is to make more explicit the implicit speech that church mosque takes for tourists, by using an interdisciplinary approach involving both the semiotics of architecture, semiotics of passions and phenomenology.

Keywords: mosque, church, semiotics, architecture, intercultural discourse

Selon une étymologie grecque, l'architecture atteste du commencement de l'Histoire, ce terme vient de « archè » signifiant à la fois commencement, commandement ou principe et de « tecture » qui veut dire qu'on a affaire à une bâtisse extraordinaire et harmonieuse qui se donne à voir en spectacle de même que les autres représentations artistiques. Qu'elle soit religieuse ou païenne, l'architecture instaure depuis des millénaires une communication non verbale avec les humains. Nous allons voir dans ce sens que l'architecture de la mosquée AL-Rashid est l'une des représentations spectaculaires qui mérite d'être analysée ; elle interpelle les visiteurs, qui généralement sont soucieux de savoir s'il s'agit d'une mosquée ou d'une église et qui essayent de décoder les messages que chaque élément de sa structure leur transmet implicitement. *A fortiori*, son emplacement dans le musée vivant d'Edmonton favorise une articulation de divers volets de la réalité anthropologique : architectural, artistique, philosophique, religieux, socioculturel, historique, géographique. En termes plus clairs, la monumentalité de la mosquée Al Rashid se situe au confluent de l'imaginaire, du passionnel et du géopolitique incluant ou excluant les différentes croyances. Par conséquent, des problèmes de méthode pourraient jaillir de notre analyse car il est difficile d'élaborer « la sémiotique du sacré sans penser les conditions dans lesquelles disparaît ainsi sa signification [...] C'est le sens de la visite à caractère touristique des édifices religieux » (Lamizet, 2011 : 47-57). Pour y remédier, nous recourons au concept de « perception passionnelle » que proposent Greimas et Fontanille (1991), parce qu'il est question de connaître les diverses passions et représentations qui animent les chrétiens, les musulmans et la communauté rationnelle laïque mondialisée¹ (Lipovetsky & Juvin, 2010) à l'égard de ce lieu de culte. De fait, « notre esprit est meublé de représentations collectives à travers lesquelles nous appréhendons la réalité quotidienne et faisons signifier le monde » (Amossy, 1991 : 9). L'étude de la perception passionnelle dépend de l'approche phénoménologique comme méthode spécifiquement philosophique (Husserl, 1970 : 45) : celle-ci délimite la relation existante entre les objets et l'expérience sensible des sujets percevants ; il s'agit plus précisément d'une sémiotique phénoménologique.

La sémiotique de l'architecture, quant à elle, nous permettra d'éclaircir le double discours de cette mosquée formant la structure symbolique du monde religieux, fondée principalement sur une rhétorique de l'esthétique. Cela dit, nous ne prétendons pas dire par là que l'analyse soit facile à mener car « reconnaître la valeur religieuse d'une représentation permet certes de l'appréhender comme teintée de religiosité, comme témoignant du dogme ou de l'histoire biblique, mais ne fournit pas obligatoirement les clés nécessaires pour en faire une

¹ Il s'agit d'une laïcité mondiale qui s'est généralisée avec la globalisation.

lecture religieuse » (Renoue, 2001 : 23). Force est de constater, l'étude des interférences architecturales complexes de cette mosquée-église nécessite une approche interdisciplinaire, car nous sommes plus que jamais à l'ère de la pensée complexe, qui serait plutôt organisatrice selon Edgar Morin (1994 : 4-8). Autrement dit, une théorie sémiotique de la perception, associant herméneutique et phénoménologie, pourrait à ce titre remettre en cause les amalgames engendrant *Le Conflit des interprétations* (Ricoeur, 1969) qui sèment la discorde entre les communautés religieuses prônant le dialogue interreligieux ; le terme *jihad* utilisé à tort ou à raison pour synonyme de guerre sainte en est un exemple frappant. C'est pourquoi les interférences sémantiques et lexicales de la terminologie religieuse, étayées dans les médias qui traitent de l'espace public et privé en relation avec le cultuel, le culturel et le politique, paraissent aussi utiles à redéfinir. C'est dire que les mots pourraient participer à une modification profonde des perceptions et représentations des réalités langagières et passionnelles des touristes qui se rendent au musée d'Edmonton.

L'interculturalité, une politique de reconnaissance du fondement pluriculturel

Avant d'aborder les traits spécifiques de la mosquée Al Rashid, nous aimerions évoquer ceux du pays de son implantation, le Canada. Pourquoi ? Parce que appréhender sémiotiquement les représentations passionnelles qu'ont les touristes canadiens ou autres à l'égard de cet édifice dépend de plusieurs facteurs, comme nous l'avons expliqué *supra*. Ce pays est à maintes reprises décrit comme une terre d'amour, de paix et de tolérance, un éden où il fait bon vivre mieux que partout ailleurs dans le monde (Heath, 2002). Sa politique prônant l'interculturalité, accorde le droit aux minorités, et lui donne une image positive et humaniste incarnant pour les Maghrébins en général et les immigrants en particulier ce qu'on appelle le Rêve canadien. Cet État fédéral reste surtout un asile idéal pour les exilés ayant notamment subi les persécutions religieuses dans leurs pays d'origine. En réalité, une opposition à cette laïcité « ouverte aux religions » (Mailloux, 2011) demeure très active. Les tenants de cette laïcité, les nativistes majoritairement, postulent que c'est la politique de gauche, manipulant les médias, qui créent les problèmes interethniques aux noms du pluralisme, de l'ouverture et de l'inclusion. Pour faire face aux éventuelles menaces xénophobes, l'accommodement raisonnable (léger correctif en cas de discrimination indirecte) apparaît salubre dans la gestion de la diversité dans la société plurielle, mais ne corrige en rien des attaques xénophobes. Quoi qu'il en soit, cette « importance accordée à la défense des libertés fondamentales depuis les années 1960 et surtout depuis 1982, fait du régime canadien un cas particulier » (Helly et al. 2010), même si les menaces et la discrimination aient augmenté à l'égard des musulmans après les attentats terroristes du 11 septembre 2001 aux États-Unis. Le

groupe qui échappe le plus aux suspicions des anti-multiculturalistes est celui des « Femmes musulmanes et chrétiennes en dialogue » créé en 1995, celui-ci a pour objectif de faire vivre une expérience humaine et spirituelle de dialogue islamo-chrétien par la connaissance approfondie des deux religions, amenant à la découverte des points de convergences des deux communautés respectives. Les femmes font, à l'occasion de ces rencontres, des prières interreligieuses pour cristalliser le pacifisme canadien.

Ainsi, le Canada s'investit paradoxalement dans une religiosité laïque, à l'instar d'autres pays où les identités politiques sont fondées sur les identités religieuses (Lamizet, 2011). Cette sécularisation serait le fruit des Lumières et de la montée de la Bourgeoisie en Europe. En ce qui concerne la gestion du culte islamique, par exemple, la tâche est confiée aux recteurs des mosquées. Ils sont seuls habilités à réformer le culte par une reformulation permanente de la norme. De fait, ils participent à l'invention d'une soi-disant religion civile, relayée à la fois par la communauté musulmane et les instances civiles locales. Cette incarnation transculturelle de l'institution religieuse aurait pour cause, selon les uns et les autres, la mondialisation émergente. Le Canada semble s'appliquer de la sorte à l'idée de Lévi-Strauss qui notait qu'aucune culture ne peut se suffire à elle-même et qu'« une civilisation est fonction du nombre et de la diversité des cultures avec lesquelles elle participe à l'élaboration – le plus souvent involontaire – d'une commune stratégie » (1987). C'est dans cette visée de dialogue entre les civilisations que la notion d'interculturalité a été créée dans les années 1970, elle implique l'échange mutuel et surtout la compréhension de l'Autre en acceptant sa culture, c'est-à-dire sa vision du monde.

L'histoire passionnante de la première mosquée canadienne

Au début du XX^e siècle, des pionniers musulmans d'Orient, se composant majoritairement de Syriens ayant fui l'occupation ottomane, décident de s'installer au Canada, une contrée qu'ils décrivaient probablement de « pays merveilleux » à tel point d'ignorer la rudesse du climat. Cependant, ils leur manquaient la présence d'une mosquée qu'ils avaient l'habitude de fréquenter dans leur pays d'origine. Ce sont les immigrantes musulmanes d'Edmonton, en Alberta, qui avaient pris l'initiative de demander au maire de cette ville, John Fry, un lopin de terre pour la construction d'un lieu de culte collectif. Pour ce faire, le maire leur lança un défi : collecter une somme d'argent atteignant les 5000 \$ qui paraissait énorme à l'époque. Ce groupe de femmes allait de rue en rue et de boutique en boutique pour faire une quête d'argent sans se soucier guère de l'appartenance religieuse des commerçants : musulmans, juifs, chrétiens et athées y contribuèrent largement. Une fois la somme réunie, il restait la

désignation du constructeur à qui confier la tâche. Étant donné que les hommes de la communauté musulmane de l'époque étaient des colporteurs, un maçon qualifié leur faisait défaut. L'Ukrainien Mike Drewoth s'en charge, bien qu'il n'ait jamais vu une mosquée de sa vie. Il s'inspire, pour sa conception, de l'église orthodoxe connue pour ses origines apostoliques formant un seul corps, celui du Christ (Clément, 2002). L'architecture de cette église-mosquée allait évidemment prendre la forme de la croix. Peu importait, car son ouverture, le 12 décembre 1938, provoqua la joie des musulmans. Le bonheur de fréquenter cette mosquée durera plusieurs décennies, jusqu'à son délabrement qui poussa les fidèles à fréquenter un centre islamique, plus spacieux pour cette communauté grandissante. Avant de procéder à la démolition de la mosquée Al-Rashid en 1991, les femmes que l'on qualifiait de « *Terrific Twelve* » (les douze terribles), appartenant au CCMW (Conseil canadien des femmes musulmanes) fondé en 1982 par Lila Fahlman et présidé par Razzia Jaffer, pensèrent qu'il était judicieux de lui trouver une place à Fort Edmonton Park. Ayant une visée interculturelle, ce plus grand musée vivant du pays sert depuis son inauguration à préserver et honorer l'histoire patrimoniale de la ville. Les visiteurs, quand ils s'y arrêtent pour interroger l'identité de la mosquée Al Rashid, se demandent s'il ne s'agissait pas d'une église, bien que les croix y fassent défaut sur la façade et les dômes.

L'architecture de la mosquée Al Rashid pourrait-elle être une vitrine à l'islam?

Après l'évocation de la brève histoire de cette mosquée qui fêtera ses soixante quinze ans en 2015, nous passons à la particularité de son architecture. En effet, elle n'est pas unique en son genre vu que les mosquées du monde entier interfèrent avec les églises, y compris celle de Médine. Les interférences architectoniques islamo-chrétiennes, perceptibles dans les mosquées aujourd'hui, partout en Orient et en Occident, auraient été prophétisées par le messager de l'islam. Il annonçait qu'elles seraient, au même titre que l'élévation des gratte-ciels, l'un des signes probables de la fin du monde². Pour lui, l'authentique identité architecturale de la mosquée serait celle qu'il avait conçue hâtivement à Médine, aux aspects modestes, où les ornements y faisaient expressément défaut, de crainte qu'ils se transforment en véritables musées.

L'architecture de la mosquée Al Rashid en est un exemple remarquable car elle se trouve dans un musée proprement dit, elle est conçue selon les contraintes artistiques et religieuses de l'église grecque orthodoxe ukrainienne. Sa masse compacte cruciforme aux toits pyramidaux à

² Dans un de ses hadiths, relatifs à ce sujet, il dit ceci : « Parmi les signes de l'Heure se trouve le fait que les gens rivaliseront de beauté par rapport aux mosquées »

deux versants constitue une métaphore filée renvoyant à la crucifixion et la résurrection du Christ ; ses deux *minarets* hexagonaux, coiffés de dômes en oignon argentés, ressemblent plutôt à des campaniles chrétiens s'ils n'étaient surmontés de lunes en forme de croissant au lieu d'une croix latine. La lune naissante rappelle le début et la fin de chaque mois musulman selon le calendrier adopté après l'*Hégire*. Il manque à ce croissant l'étoile à cinq branches qui représentent les cinq piliers de l'islam que sont : l'attestation de foi, la prière, l'aumône, le jeûne et le pèlerinage à la Mecque (pour ceux qui ont les moyens nécessaires). Les deux *minarets* ne sont pas fonctionnels, puisqu'ils ne contiennent pas, comme dans les pays musulmans, de hauts parleurs et de microphone duquel le *muezzin* appelle les fidèles pour assister à la prière. La fenestration ordonnée de cette mosquée-église comporte des fenêtres à guillotine en arc à demi-cercle, garnies de remplage, symboliserait l'unité éclatée ; le pignon ne contient ni œil de bœuf, ni crucifix, ni aucune référence symbolique, à part sa forme triangulaire, renvoyant à la Trinité, comme il est d'usage dans les églises. La couleur rouge de ses briques référerait à l'amour et à la Passion dont on qualifie le dogme chrétien. La porte cintrée en bois présuppose une ouverture accueillante et chaleureuse, parce que les cercles symbolisent l'union éternelle.



L'intérieur de la mosquée Al Rashid

<http://www.saudiaramcoworld.com/issue/199804/canada.s.pioneer.mosque.htm>

La mosquée comporte un porche peu profond où les orants se déchaussent, une salle principale pour la prière, deux petites chambres pour les ablutions et un sous-sol pour les rencontres sociales occasionnelles (mariages, funérailles, cérémonies de l'Aïd). La salle de prière est sobrement décorée, mais les connotations au christianisme sont plus au moins reconnaissables. Le pupitre placé en face de la direction de la prière, derrière lequel l'imam tient audience, est cruciforme. Les trois barreaux en forme de croix orthodoxe de chaque fenêtre, la

forme triangulaire de leurs rideaux pliés, ainsi que les deux posters contenant les versets du Coran et le calendrier collés au mur derrière le pupitre auraient aussi une évocation de la Trinité. Les croix tréflées décorant le milieu des tapis rouges sont visibles dès l'entrée principale de l'édifice. En fait, c'est par le biais de ces différents constituants architecturaux que la mosquée entre en communion avec les visiteurs, ils se lisent harmonieusement comme un texte dont la langue ne peut être comprise que par des visiteurs ayant un regard attentif ou analytique. Le sémioticien dira que chaque élément de l'architecture religieuse constitue en lui-même ce qu'il appelle la partie expressive engendrant systématiquement le contenu. Il y a, pour accompagner les touristes, des guides touristiques formés spécialement pour traduire les signes de cette langue, mais cela reste insuffisant. L'interprétation vraisemblable que nous en faisons n'est pas exhaustive non plus, elle reste à compléter à chaque lecture d'autant plus que chaque texte nécessite une interprétation personnelle. Autrement dit chaque touriste pourrait avoir sa propre perception culturelle ou religieuse du monde : l'idéal espéré serait d'en construire une perception interculturelle.

Quand le nom d'une mosquée atteste de phénomènes interculturels

Le nom mosquée est apparu dans la langue française aux environs de 1553 par le billet de la langue italienne qui l'appelait « *moschea* », venant lui-même de l'espagnole « *mezquita* » qui l'emprunta à l'arabe « *mesgid* », désignant le lieu où les musulmans se prosternent pour invoquer et prier le Dieu Unique. Dans les pays européens et américains, c'est plutôt le terme « Centre » qui est utilisé le plus souvent pour marquer la spécificité de leurs mosquées dont la majorité est constituée de locaux. Pour ce qui concerne le nom de la mosquée Al Rashid, nous pouvons présumer qu'il rappelle dans la mémoire occidentale l'âge d'or de l'Empire de l'islam (786/809) ; il renvoie précisément au cinquième calife de la dynastie abbasside Haroun (Aaron) Al Rashid : le personnage qui a réuni dans un recueil les contes des *Mille et une nuits* dont les narrations ont plongé les Occidentaux dans des fantasmes d'un Orient prospère et merveilleux (Clot, 1986). Comme son nom l'indique le calife Al Rashid « le bien-guidé », était à la fois le commandeur des croyants et un sage et lucide guide de la communauté. Cet ambassadeur de science représentait à son époque l'amitié entre l'Occident et l'Orient, grâce notamment à l'horloge sonnante qu'il offre au roi de France Charlemagne.

Tout comme l'église et la synagogue, la mosquée possède diverses connotations, elle est en somme perçue et décrite positivement par les savants musulmans : le palais de la foi, la maison des fidèles et la forteresse de la vertu où l'on évoque et glorifie l'unicité de Dieu à

travers ses plus beaux noms ; elle est la première école où l'on s'instruit, l'endroit où se croisent chaque jour les pratiquants et le centre de leurs congrès, de leurs sermons. La mosquée est aussi une maison de science, de justice et un *forum* d'amitié, de compassion et d'entraide. Cela dit, elle suscite pour les non-musulmans crainte et défiances. Le but principal du musée d'Edmonton est de ramener ces derniers à une meilleure compréhension de l'islam modéré incarné par la mosquée Al Rashid, à travers la fusion architecturale faisant d'elle un être hybride au service de l'interculturalité.

Liens unissant mosquées et églises

À la question d'ordre phénoménologique (perceptif) que se poseraient les touristes pour savoir si la mosquée Al Rashid est une église ou une mosquée, l'on imagine et comprend son éloquent discours architectural suivant : « Je suis issue d'un beau mariage de deux religions universelles et tiens un discours double au service de l'interculturalité tant prêchée au Canada » Faut-il rappeler que cette personnification de la mosquée aide à saisir son langage symbolique, sa rhétorique supposée universelle s'avérant plus persuasive que le langage verbal. C'est dire qu'après tout, dans un musée, la mosquée n'est pas là pour convertir mais pour divertir (nous pensons là à son homonyme muser) et instruire : les premiers musées créés par les Ptolémées d'Alexandrie servaient à juste titre pour l'étude scientifique.

Toutefois, pour distinguer, sans nuances, mosquées et églises, il serait indispensable d'évoquer la première mosquée édifiée par le Prophète, au début de la première année de l'*Hégire*, en 622 à Médine. Celle que les musulmans semblent par la suite prendre pour modèle avant qu'elle ne tombe en ruine. Cette bâtisse en briques contenait une vaste cour carrée (cent coudées environ) entourée de murs ; ses colonnes n'étaient rien d'autre que des troncs de palmiers et son toit était recouvert de feuillage enduit d'argile pour servir d'ombrage. À l'intérieur, elle ne contenait pas de bancs et n'était assortie d'aucune parure, seulement un *minbar*, c'est-à-dire une chaire en bois constituée d'un siège à haut dossier élevé de trois marches.

Suite à la disparition de cette mosquée primitive, beaucoup de conformités avec les temples chrétiens voient le jour. Nous citons parmi tant d'autres les éléments suivants :

- Le *mihrab* : cette niche en cul-de-four décorée en face de la *qibla*, faite sur le gabarit d'un homme qui se tient debout, serait d'origine chrétienne, une imitation de l'abside des édifices basilicaux antiques ;

– *le minaret* d'où le *muezzin* fait l'appel à la prière n'existait ni au temps du Prophète ni au temps de ses compagnons : c'était sur le toit de la mosquée que l'on avait l'habitude d'appeler les fidèles. En effet, Muawiya I^{er} (602/680) était le premier *calife omeyyade* à construire des *minarets* sur le modèle des clochers aux aspects grandioses de Rome, sachant qu'en Syrie où il établit son *califat*, il y avait une importante population chrétienne qui travaillait pour lui. Les premiers minarets apparaissent donc à Damas en réutilisation de tours déjà présentes aux coins d'un périmètre d'un sanctuaire païen. L'une des références architecturales des mosquées est donc la basilique chrétienne appartenant à l'Empire byzantin durant la dynastie omeyyade qui a déplacé la capitale de Médine à Damas. Selon Jean Sauvaget, la grande mosquée, à l'époque omeyyade était une sorte d'annexe publique du palais (1947), ce qui explique que ce n'est pas la liturgie qui a conduit à l'adoption du schéma basilical, mais bien le cérémonial aulique. En outre, le plus ancien *minaret* au monde est celui de la grande mosquée de Kairouan en Tunisie dont l'Occident et le Maghreb s'inspirent (Marçais, 1954) pour la construction de leur mosquées ;

– les brûle-parfums et l'encens rappelleraient par leurs fumées volutes les adorateurs du feu et du soleil, les Mages (adeptes de Zarathoustra) ;

– l'usage des lustres et l'illumination des minarets la nuit donne la même évocation ci-citée ;

– l'usage du porcher, du pavement décoré, des chapiteaux, des stalactites et des fûts est le fruit des métissages artistiques entre chrétiens et musulmans ;

– la nef axiale donnant sur le *mihrab* et ses arcades latérales font penser à un transept ;

– l'usage des vitraux colorés, bien que les *designs* ne soient pas les mêmes ;

– la mosquée ne contient certes pas de clocher, mais le son de la cloche y est souvent substitué, supposément par inadvertance, par celui des horloges sonnantes ;

– la présence du lutrin ;

– la présence des tableaux et des photos de lieux saints.

La dimension interculturelle de l'architecture religieuse

La structure architecturale de la mosquée reflète-t-elle l'intérieur intime des croyants qui la fréquentent ? Arrive-t-elle vraiment à établir un dialogue interculturel avec les membres des différentes communautés qui lui rendent visite au musée vivant d'Alberta ? La mosquée, cet

objet sémiotique (symbolique), oriente-t-elle positivement l'affectivité de ses visiteurs avec les passions qu'elle aimerait tant faire naître en eux ?

Pour répondre globalement aux questions, nous rappelons que l'architecture musulmane primitive était sobre et fonctionnelle, avant que le contact avec d'autres cultures et civilisations prenne de l'importance. L'Andalousie en est un édifiant exemple de métissages prospères des cultures judéo-chrétienne et musulmane : les créations architectoniques religieuses étaient à leur apogée de gloire. Nous citons pour exemple la grande mosquée de Cordoue convertie en cathédrale, suite à la Reconquista, qui forme une architecture hybride : cette mosquée-cathédrale reste un lieu symbolique où les croyances convergent. Ces œuvres architecturales religieuses paraissent quelque peu uniques du fait qu'elles bannissent toute expression individuelle ou collective de peur de créer des sectarismes qui contribuent à la dissidence des fidèles. Voyons ce qu'il en était aux temps les plus reculés de la préhistoire biblique.

Le tout premier temple que le Déluge avait probablement détruit, appartenant à l'histoire de l'humanité, serait celui qu'Adam avait bâti, avant qu'Abraham et son fils Ismaël procèdent à sa reconstruction et rénovation. Ces deux personnages bibliques, pour construire l'édifice cubique que l'on appelle la Kaaba, auraient reçu l'aide de l'Archange Gabriel qui aurait apporté la Pierre noire du paradis, scellée dans la paroi de ce cube. Le second temple édifié après celui de Mesgid Al-Haram contenant la Kaaba est la Mosquée Al-Aqsa à Jérusalem était la première direction de la *qibla*. Le dôme du Rocher, de plan octogonal, par contre aurait été érigé par Abd-Almalik en 691, en s'inspirant du plan de la rotonde de Saint-Sépulcre ; les juifs y vénèrent le mur des Lamentations que les musulmans sacralisent à leur tour en lui donnant l'appellation du mur du Bouraq (monture sur laquelle le Prophète aurait fait l'ascension nocturne). Le dôme du Rocher n'est pas le deuxième lieu saint de l'islam, contrairement à l'idée commune, mais la mythique Médine où se trouve la toute première mosquée. Ce petit rappel historique atteste du partage des signes, lieux et symboles religieux par l'humanité. De nos jours, l'architecture témoigne de la richesse de la diversité des cultures et des croyances.

Pour la construction d'une mosquée, deux tendances s'imposent : il y a d'une part, la beauté du style architectonique musulman, inspiré de l'art chrétien qui fascine, et d'autre part la concurrence architecturale entre les trois religions monothéistes, qui cherchent à gagner les fidèles au sein de leurs édifices. Globalement, l'architecture des mosquées dépend de la région, de la disponibilité du matériau et de la somme d'argent collectée.

Dés l'époque médiévale, les musulmans ont recouru à l'usage des figures géométriques complexes dans leurs décorations, à savoir les tuiles polygonales aux calculs mathématiques sophistiqués, étoiles, losanges, pentagones, décagone, etc. Les arcs en revanche constituent un élément majeur dans l'architecture musulmane, mais ne lui sont pas pour autant spécifiques. C'est pourquoi il serait intéressant de dresser quelques traits la distinguant des églises et des synagogues :

- les architectes musulmans recourent usuellement à deux types de supports dans leurs plans hypostyles (ce style vient, en vérité, des chrétiens) : les colonnes cylindriques et les piliers (carrés, rectangulaires ou cruciformes), quoiqu'ils soient déconseillés dans la salle rectangulaire où l'on effectue les prières collectives ; en d'autres termes, ils risquent de séparer l'équilibre et l'harmonie des priants qui, tel un édifice solide, se mettent en rangs serrés parallèlement au mur *qibla*. Les regards des musulmans, contrairement aux chrétiens, ne convergent pas vers un lieu fixe, mais orientés vers l'endroit où ils sont censés poser leurs fronts au moment de leur prosternation (perçue comme un symbole du monothéisme) ;
- la structure carrée des murs de l'édifice, représentant symboliquement la terre avec ses quatre points cardinaux, est réalisée, selon la région, de pisé (argile cuite pilée), de brique crue, de brique cuite, de moellon, de pierre de taille, etc. ;
- le nombre des *minarets* est limité à six du fait que la mosquée mecquoise n'en comporte que sept. Le *minaret* est une grande tour qui sert à marquer l'emplacement du lieu de culte ;
- la toiture est composée souvent de dômes verts, couleur du paradis dans l'islam, rappelant la rondeur de la terre dont les coupoles symbolisent le ciel. Les dômes d'origine perse ont intégré l'architecture islamique depuis le VII^e siècle par l'intermédiaire des basiliques ;
- le croissant de lune et l'étoile à cinq branches ont été utilisés dans la période préislamique comme symboles de la monnaie turque ; néanmoins, l'Empire ottoman les a associés à l'islam pour différencier celui-ci des autres nations adoptant la croix ou l'étoile de David ;
- l'usage de différents styles d'arcs : outrepassés, polylobés, brisés, plein cintre ou en fer-à-cheval sont attribués originellement aux chrétiens. Les arcs sont surmontés de frises en plâtre qui sont ordinairement sculptés de motifs géométriques ou floraux. Ajoutant à cela, les créneaux de merlons en dents de scie, les voussures et les

volutés peuvent entraîner dans un amalgame, parce qu'ils marquent l'influence réciproque existante entre maçons musulmans et chrétiens. L'architecture *mudéjare* qui s'est développée dans la péninsule ibérique, entre le XII et XVI^e siècles, en est un bon témoignage car des maçons et architectes musulmans ont été tolérés de continuer à professer leur religion ;

- le *minbar* en bois sculpté, se situant toujours du côté droit du *mihrab*, est réservé au prône et prêches du vendredi et des jours de l'Aïd dispensés en langue arabe et en langue locale pour qu'ils soient bien assimilés. Tous les *minbars* contiennent une calligraphie dorée ou argentée, mise en relief, de l'attestation de foi en langue arabe : « J'atteste qu'il n'y a point autre divinité que Dieu et Mohammed et son Messager » ;

- le *mihrab*, devant lequel l'imam réverbère rituellement les versets durant la prière, est généralement décoré avec une arcature soutenue par deux colonnes ; son mur est décoré de carreaux de céramique dorés et sa demi-coupole est peinte de motifs végétaux stylisés, d'arabesques ou autres ;

- les portiques donnant sur la cour, en dehors de leur aspect décoratif, servent à protéger les musulmans de la pluie et du soleil ;

- dans la cour des mosquées on trouve généralement des fontaines pour les ablutions ;

- les lieux d'aisance ne sont pas construits en face de la *qibla*, parce que cela constituerait un paradoxe que de vénérer un endroit et d'y cracher, par exemple, en sa direction ;

- le coloris devrait être sobre à l'intérieur des mosquées. Les couleurs, formant généralement des bichromies d'inspiration chrétienne, les plus recommandées pour l'extérieur sont le vert, le blanc et l'ocre. Pour ne pas distraire les gens au moment de leur prière et de leur méditation, les mosquées ne devraient être peintes, en l'occurrence, ni de jaune ni de rouge ;

- la décoration intérieure porte des morceaux choisis de la parole révélée prenant forme de calligraphies assortis d'arabesques ;

- les portes en bois possèdent des vantaux sculptés de rosaces et d'entrelacs.

Pour une visite interculturelle d'une mosquée

À l'intérieur de la mosquée Al Rashid les visiteurs sont accompagnés par un guide qui leur explique les rites et la conduite à y tenir. Il essaye, pour éviter le choc des cultures, de

montrer la meilleure façon de respecter l'Autre, de le comprendre. Le guide touristique rappelle certaines attitudes rituelles à tenir au sein de la mosquée, c'est-à-dire qu'il explique en quelques mots la sémiotique des passions reliant l'édifice avec les croyants. La première chose à faire avant d'y entrer concerne la propreté symbolique du corps : chaque touriste devrait faire ses ablutions pour soi-disant purifier son esprit, ce rituel consiste à se laver les mains jusqu'aux coudes, la bouche, le nez, le visage et les pieds. Les ablutions majeures sont recommandées pour les situations d'impureté majeure (les règles, l'éjaculation, etc.) et pour les nouveaux convertis (pour ces derniers, cette purification partage à peu près la symbolique du baptême). La mauvaise haleine serait blâmable également ; de fait, quand l'on consomme de l'ail ou des oignons crus, il serait préférable de ne pas se rendre à la mosquée où les Anges et les priants, paraît-il, ne supportent pas l'odeur nauséabonde de ces plantes mêlées à l'haleine. Il n'y pas de mal à ce que l'on discute dans les mosquées avec la autres, à ce que l'on échange les idées à condition de ne pas se laisser emporter par les médisances ou de déranger la quiétude des orants par l'élévation de la voix. Quand on y rentre, on salue les présents en disant salut tout le monde « *salam alikoum* » ; juste après il est souhaitable, avant de s'asseoir par terre, d'accomplir les deux prières surérogatoires que l'on appelle « le salut de la mosquée ». Les cinq prières rituelles sont effectuées à l'aube, à midi, dans l'après midi, au crépuscule et à la tombée de la nuit. Elles impliquent des génuflexions, prosternations et des récitation de versets ou de chapitres du Coran en écoutant attentivement l'imam qui se tient au milieu et devant les rangées symétriques des fidèles : étant debout, agenouillés ou prosternés les priants suivent les mêmes gestes que l'imam. Les femmes, quand elles ne sont pas en période de monstration ou de lochies, suivent les mêmes préceptes, sauf qu'elles ne sont pas tenues de se parfumer, montrer leurs parures et parties du corps susceptibles d'amener les fidèles à la tentation. Elles quittent généralement les mosquées, avant les hommes, juste après la fin de la prière collective obligatoire et ont une porte spéciale. Cette sémiotique de la mosquée est explicitée dans des livres et notices que l'on trouve à l'intérieur de la mosquée Al Rashid en diverses langues étrangères.

La notion de jihad fait-elle obstacle à l'interculturalité ?

La visite de la mosquée Al Rashid pourrait susciter en premier lieu chez les Occidentaux la peur du musulman. L'islamophobie donne autant à craindre que l'antisémitisme, car à lire ou écouter l'actualité internationale, nous verrons qu'elle occulte le changement par les musulmans en associant l'islam à l'intégrisme, bien que l'émergence d'un islam occidental n'ait rien à voir

avec les pays d'origine de ces musulmans (Césari, 2004). D'où justement, il serait réducteur d'énoncer des interprétations essentialistes ou anhistoriques face aux divers prosélytismes ancrés dans des postures radicales. Denise Helly, dans le souci majeur d'atténuer ces outrages, rappelle qu'« il faut se souvenir que les sociétés musulmanes ont été parmi les plus tolérantes de l'histoire et que le sort des chrétiens et des juifs y a été longtemps plus enviable que dans les pays européens » (2004). Dans le même ordre d'idées, Goody Jack (1999), insiste sur l'apport de la civilisation orientale pour la science occidentale. Ces auteurs s'inscrivent dans le sillage d'une politique interculturelle au même titre que les valeurs positives adoptées par les responsables et travailleurs du musée D'Alberta.

La source de l'islamophobie viendrait en grande partie de la fausse traduction des termes religieux. La mauvaise compréhension des différents sens qu'ont les mots engendre souvent des représentations stéréotypées. Le stéréotype « est toujours relatif. Il est tributaire de nos modèles culturels, eux-mêmes variables et changeants » (Amossy, 1991 : 24). Le cas du terme *jihad* en est patent : on a fait de lui un bouc émissaire : il prend souvent une interprétation erronée et univoque. Le *jihad* n'est pas seulement la guerre sainte, ce serait plutôt la guerre contre soi-même ou la répression de la haine que l'on peut avoir pour les autres. Pourquoi rallier injustement *jihad* et *croisade* (Flori, 2002) comme s'ils étaient synonymes ? La transposition de l'expression de guerre sainte sur le *jihad* pourrait en revanche être liée aux fanatiques pervertis qui n'auraient rien à voir avec les valeurs pacifiques de l'islam, nous citons à titre d'exemple ceux qui commettent des attentats terroristes au nom de la religion. L'islam, en tant que religion, enseigne que le grand *jihad* est la lutte contre les tentations de l'âme concupiscente et que l'homme n'est pas impeccable, le petit *jihad* serait de défendre l'islam mais de manière pacifique et humaine tel que l'Organisation internationale des droits de l'homme l'envisagerait. En sémiotique, L'on sait que les termes quels qu'ils soient reçoivent des interprétations culturelles pour ne pas dire personnelles, l'on parle dans ce cas de dénotation et de connotation. Autrement dit, il y a toujours des sens qui se greffent au sens premier des mots.

Une autre source d'islamophobie pourrait quelquefois resurgir du passé. Les Croisades, en l'occurrence, marquent l'histoire de la confrontation des civilisations dans le carrefour méditerranéen et nous donnent à en mesurer les conséquences. Pour sauver le Saint-Sépulcre à Jérusalem contre les dits infidèles (Sarrasins) le Pape Urbain II prêche la croisade en demandant aux chrétiens de s'unir sous la bannière de l'Eglise. C'est vrai que les croisades ont permis le transfert des connaissances de l'Orient vers l'Occident (Morrisson, 2006), mais elles ont séparé, d'une part, les musulmans des chrétiens, et les catholiques des orthodoxes, d'autre part. La

guerre sainte est contraire au message évangélique qui dit : « Faites aux autres ce que vous voudriez qui vous fût fait » Cette cassure entre les deux mondes chrétien et musulman, à cause des croisades vues comme un viol par les Arabes (Maalouf, 1983), demande beaucoup d'efforts de la part des deux communautés pour être réparée. Et l'architecture religieuse reste le langage le plus persuasif qui soit, parfois plus puissante que les livres saints qu'elle représente.

En guise de conclusion

Cet article a tenté de rappeler l'histoire de la construction des lieux de prière, de leur lente mais inexorable hybridation avec l'architecture des églises et des synagogues — la portée symbolique de chaque élément architectural propre à la culture musulmane et chrétienne — pour conclure que la mosquée-église canadienne serait un exemple de cette volonté d'exprimer l'interculturalité islamo-chrétienne qui a marqué tant d'établissements religieux ailleurs et de sa portée « pédagogique » de l'interculturel. Ce brassage culturel structurant l'architecture de la mosquée Al Rashid est le fruit d'une planification ou plus précisément d'une sécularisation, attribuée aux pouvoirs publics, qui encourage un islam aux traits occidentaux conforme aux attentes et valeurs interculturelles des différentes communautés : tolérance, simplicité, amour du prochain, liberté de croyance.

L'analyse sémiotico-phénoménologique de la symbolique architecturale de la mosquée Al Rashid nous a permis de découvrir des formes baroques jusque-là inconnues, des interférences dont nous ne percevions guère l'existence au départ. Ces analogies, repérables dans les expressions tectoniques relatives à l'architecture religieuse chrétienne et islamique, sont en effet en résonance avec plusieurs facteurs (perceptifs, expressifs, thymiques et sociocognitifs) entretenant diverses relations sémiotiques qui caractérisent, en réalité, les mosquées du monde entier qui tentent de tenir des discours interreligieux passionnels au service de la diversité et de la paix. Telles sont les raisons principales qui, depuis des siècles, font que l'architecture des mosquées se forme, se déforme et se réforme pour la construction d'une identité plurielle et interculturelle.

Bibliographie

- Amossy, R. 1991. *Les idées reçues. Sémiotique du stéréotype*. Paris : Nathan.
- Cesari, J. 2004. *L'islam à l'épreuve de l'Occident*. Paris : La Découverte.
- Clement, O. 2002. *L'église orthodoxe*. Paris : PUF.
- Clot, A. 1986. *Haroun al-Rachid et le temps des Mille et Une Nuits*. Paris : Fayard.

- Edgar, M. 1994. « Interdisciplinarité et transdisciplinarité ». *Transversales, Science, Culture*, N° 29. P. 4-8.
- Flori, J. 2002. *Guerre sainte, jihad, croisade. Violence et religion dans le christianisme et l'islam*. Paris : Seuil.
- Goody, J. 1999. *L'Orient en Occident*. Paris : Seuil.
- Greimas, A.- J. & Fontanille, J. 1991. *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Paris : Seuil.
- Heath, J. 2002. *La société efficiente : pourquoi fait-il si bon vivre au Canada?* Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Helly, D. et al. 2010. « Le traitement de l'islam et des musulmans dans les manuels scolaires québécois de langue française ». *Publication CMQ-IM*, N° 40.
- , 2004. « Le traitement de l'islam au Canada. Tendances actuelles ». *Revue Européenne de Migrations internationales*. Vol. 20, no 1, P. 47-71.
- Husserl, E. 1970. *L'idée de la phénoménologie*. Paris : PUF.
- Lamizet, B. 2011. « Sémiotique du sacré ». *ESSACHESS. Journal for Communication Studies*. Vol. 4, no 2 (8), P. 47-57.
- Lévi-Strauss, C. 1987. *Race et histoire*. Paris : Seuil.
- Lipovetsky, G. & Juvin, H. 2010. *L'Occident mondialisé. Controverse sur la culture planétaire*. Paris : Grasset.
- Maalouf, A. 1983. *Les croisades vues par les Arabes*. Paris : Jean-Claude Lattes.
- Mailloux, L. 2011. *La laïcité, ça s'impose!* Québec : Renouveau québécois.
- Marçais, G. 1954. *L'architecture musulmane d'Occident*. Paris : Arts et métiers graphiques.
- Morrisson, C. 2006. *Les croisades*. Paris : PUF.
- Renoue, M. 2001. *Sémiotique et perception esthétique*. Limoges (France) : PULIM.
- Ricœur, P. 1969. *Le conflit des interprétations*. Paris : Seuil.
- Sauvaget, J. 1947. *La mosquée omayyade de Médine*. Paris : Vanoest.
- Sourat-anfray, A. 2009. *Les mosquées : phares de l'islam*. Paris : Koutoubia.